

Pierre Nepveu, Nicole Brossard, Laure Cambau

Jacques Paquin

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2016). Review of [Pierre Nepveu, Nicole Brossard, Laure Cambau]. *Lettres québécoises*, (161), 50–51.

☆☆☆☆

PIERRE NEPVEU

La dureté des matières et de l'eau

Accompagné de photographies de Karine Prévost-Nepveu

Montréal, Le Noroît, 2015, 120 p., 20 \$ (papier) 14,99 \$ (numérique).

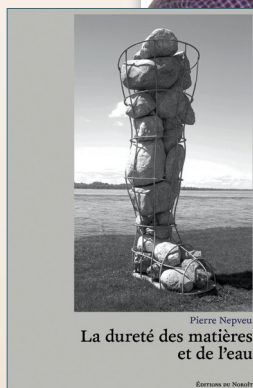
Le voyageur d'hiver

Auteur d'œuvres poétiques ou savantes, comme *Des mondes peu habités* et *Lecture des lieux*, Pierre Nepveu poursuit sa méditation sur un espace, situé cette fois au bord du fleuve, où s'étend le Musée plein air de Lachine.

La déambulation erratique du poète l'entraîne dans des pensées qui le ramènent à ses insuffisances, ses aveuglements et ses échecs, mais le regard qu'il porte sur lui-même a une visée autrement plus large. Le passage du *je* au *on* et au *nous* suscite l'effacement des frontières entre l'individu, la condition humaine et les gens qu'il croise au hasard de ses déplacements. L'usage particulier du *nous* peut d'ailleurs faire hésiter le lecteur sur cette identité : « Au bord du fleuve, nous étions pris d'un silence plus ancien que nous-mêmes. Notre opacité exigeait un témoignage, sans quoi elle se serait perdue dans la nuit des temps » (p. 17). Aussi, si intériorisée que soit la première partie (« Méditations près du fleuve »), elle ne fait pas pour autant l'impasse sur l'extérieur, la réalité physique et sociale du lieu. Le locuteur pense avec tous, fort d'une conscience aiguë des repères dont il parle. Cueillant au fil de ses pas des éclats d'existence, le poète traverse l'espace comme il a parcouru sa vie. Ce n'est donc pas le recueil d'un homme revenu de tout qu'on va lire, mais celui, au contraire, de celui qui, littéralement, n'en revient pas. C'est ce qu'exprime également la deuxième partie (« Petits voyages d'hiver »), qui rappelle la troublante grisaille du *Voyage d'hiver* de Schubert et l'itinérance mélancolique d'*Il n'y a plus de chemin*, de Jacques Brault : « Je rentre en solitaire, mon savoir discrédité, par les scènes de rue et les familles en ruine ». (p. 37)

Dialogue avec les pierres d'art

Ce qui sauve de l'inanité, c'est la beauté, mais non préconçue, sans ses canons, pourrait-on dire. Elle naît de la juxtaposition des paysages hivernaux désolés de Lachine et de la contemplation des installations du Musée plein air, dont certaines sont reproduites dans le livre. Exposées aux éléments, celles-ci ponctuent la progression du voyageur qui dialogue avec les œuvres comme elles-mêmes dialoguent avec le paysage riverain. Le passage d'où est extrait l'intitulé du recueil en donne un bon aperçu : « Je livre mon existence à la dureté des matières et de l'eau, au mystère d'une voix qui ne chante ni ne parle, et parfois je suis heureux. » (p. 45) Les lieux, pourtant, ne déclenchent nul souvenir familial ni lignée généalogique, puisque le locuteur reconnaît qu'il n'est pas de ce pays-là. Chacune des œuvres jette un pont entre son moi intime et un espace intérieur plus large, parce que lié à une histoire : celle des autres. Imaginant ainsi des « Confidences de l'artiste » (titre d'un poème), le poète franchit un pas de plus avec les vers des « Carnets de Jean Mongeau », figure fictive d'un voyageur qui témoigne de la difficile séparation de ses proches et des épreuves qui l'attendent en terre d'Amérique. Mais tout ce que je viens de détailler risquerait d'apparaître purement idéal si j'omettais de parler de cette prose d'une grande fluidité, « assez souple et assez heurtée » (si l'on reprend les



PIERRE NEPVEU

mots de Baudelaire) pour composer des masses verbales qui font échec aux trous de l'être.

Éloge de la prose

C'est aussi une matière dure, que le poète rend malléable pour exprimer la pauvreté de son savoir devant le monde qui résiste, comme le granit et la pierre des installations. Or, puisque les mots eux-mêmes fuient, comme le courant du fleuve qui jouxte le parc où se dressent les œuvres, il faut avoir recours à une « [p]rose pour demeurer » (p. 100). Pierre Nepveu a signé un vibrant recueil, où le dépouillement de soi et l'hommage à un art plongent leurs racines dans la (dure) réalité des lieux.

☆☆☆☆ ½

NICOLE BROSSARD

Lumière fragments d'enversSaint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Les Classiques du XXI^e siècle », 2015, 114 p., 18,95 \$.

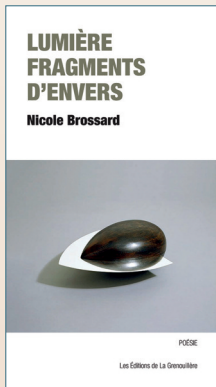
La saveur de la langue

Nicole Brossard poursuit depuis un demi-siècle une œuvre fondatrice originale. Ce dernier recueil maintient la haute exigence de cette écriture qui relie l'intellect et la saveur des mots.

Le titre se présente au lecteur comme une définition de la lumière associée à des « fragments d'envers ». Fragments de quoi ? Envers de quoi ? Fragments, parce qu'il faut d'abord que quelque chose se soit brisé et que les morceaux épars qui en résultent tournent sur eux-mêmes pour faire mirer autre chose que les apparences. C'est souvent le vertige, le mouvement dessinant une spirale qui crée la mince anecdote du poème chez Brossard. Et y a-t-il phénomène physique plus impalpable, plus ondoyant que la lumière qui peut faire chatoyer les choses les plus simples ou, quand elle se retire, nous faire glisser dans le noir ? La vingtaine de poèmes versifiés de cette série qui a



NICOLE
BROSSARD



donné son titre au recueil entier reprend le rassemblement des morceaux de la langue, de la syntaxe et de la grammaire. Puisque c'est la langue qui seule nous lie au monde, celle-ci doit toujours être recomposée pour s'accommoder des rumeurs qui encombrant notre espace ou, selon le cas, leur faire front. Recomposer la langue, c'est-à-dire se refaire soi-même : « phrases ignées cognées rassemblées / dans l'espèce pour nourrir / dès l'aube la nuit / dis que tu replaceras les syllabes / tous les temps humains en nos poumons » (p. 25). Respirer, écrire, sont des mots interchangeables chez la poète qui recherche « une logique de présence » (p. 34). On a l'impression, à la lecture, qu'elle-même est en train de se relire, que cette phrase qu'elle déploie sous nos yeux, elle y est revenue pour l'ajuster ici, là en corriger les apories, ou mettre en évidence telle syllabe ou tel suspens du rythme. L'un des plus beaux morceaux de cette première partie est incontestablement « Pépites d'altérité », un magnifique poème saphique dans lequel les pourtours syntaxiques reflètent les enlacements du couple : « alors tu tombes dans mes bras / foisonnement de vie / à ta manière / caresses et contraste, le spin » (p. 42).

Fascination des nombres

Les autres parties, plus modestes, présentent des pièces qui ne manquent pas d'originalité. « Archives » revient sur le travail de manuscrit, crée des variations typographiques sur le mot « archives », afin de convier le lecteur dans l'atelier de la poète. « Foule tout terrain » exprime la sensation de la foule, la fascination des chiffres, du dénombrable, où la multitude est comparée à « des atomes joyeux plein leur élan de catastrophe » (p. 92). Se surprendra-t-on à la lecture du titre « Poumons », quand on connaît l'importance de la respiration chez la poète du vertige ? Parce que respirer, c'est revivre chaque fois, certains vers sont repris et insérés dans des poèmes qui sont le fruit de modulations de vers déjà rencontrés au cours de la première partie. Un vers de la dernière division vient éclairer le titre du recueil (« le corps revient en attente de lumière »), comme une invitation à lire à rebours. Il est dommage que l'éditeur n'ait pas relevé d'énormes coquilles qui dépassent une poésie si exigeante (« dans la cours du Louvre » ; « c'est une foules debout / ; lentes qui attend » ; « Au-delà du limes », etc.). Une réédition s'impose pour rendre justice à ce recueil.

☆☆ ½

LAURE CAMBAU

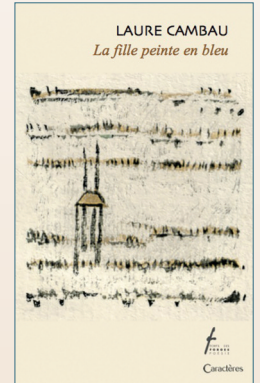
La fille peinte en bleu

Trois-Rivières / Paris, Les Écrits des Forges / Caractères, 2015, 86 p., 15 \$.

Journal d'une fille électrique

Je ne connais pas l'œuvre poétique de Laure Cambau, mais un simple regard sur les titres déjà parus m'avise que ce dernier recueil, marqué par la fêlure, s'inscrit dans la continuité des précédents. La douleur aura-t-elle une fin ?

La palette de Cambau est bigarrée : il y a le voyou, le bar, les anges et, surtout, la part importante du rêve et de la fantasmagorie, entre les visions de William Blake, citées en ouverture du recueil, et un style *surréalisant* (« au tréfonds d'une oreille tropicale mal éclairée », p. 52). Il me semble que ces textes ont été écrits pour être dits à voix haute, si j'en juge par la brièveté des vers et les reprises systématiques. Chaque poème carbure à l'échec amoureux causé par ce mauvais garçon à qui s'adresse la locutrice qui se dépeint elle-même comme la fille en bleu. Cette épreuve suscite une réaction épidermique qui l'amène à riposter par un pilonnage d'images, une frénésie intarissable, un « poème froissé / charivari cosmique » que « je répète à blanc / dans la rue du sommeil » (p. 70).



Couper le courant ?

La démesure apparaît (parfois avec son pendant, l'hérmetisme) comme la voie empêchant la locutrice de sombrer dans le désespoir le plus noir : peinture, musique et rêves éveillés composent la quincaillerie de celle qui « préfère les lignes haute tension » (p. 36). Mais à trop vouloir laisser libre cours aux images à l'emporte-pièce, on risque de rester à la surface et, au final, de passer à côté de l'essentiel. Tout porte à croire que la



LAURE CAMBAU

poète n'a pas vidé son sac en entier ou déversé ses derniers pots de peinture. Mais est-ce bien toujours nécessaire ? Les premières pages de la seconde partie donnaient l'impression que la fille délaissée prendrait un recul qui lui donnerait du répit, comme dans ces vers qui dévoilent, mieux que la haute tension, la cassure amoureuse : « mélancolie sourde pas muette / qui te transporte / dernier tramway pour dernière nuit / chacun sa croix chacun son crayon à la patte » (p. 63). Dommage qu'elle décide d'en remettre par la suite.